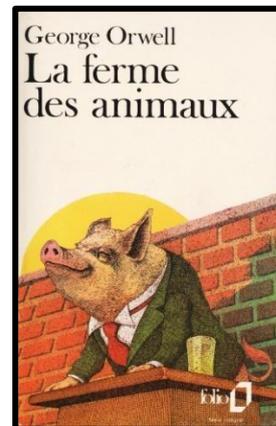


Chapitre 9 (partie 2&3)



[Chapitre à écouter](#)



As-tu bien compris ?

**À la fin de chaque paragraphe,
rédige quelques notes pour construire le résumé du chapitre**

Au cœur de l'été, le corbeau Moïse refit soudain apparition après des années d'absence. Et c'était toujours le même oiseau : n'en fichant pas une rame, et chantant les louanges de la Montagne de Sucrecandi, tout comme aux temps du bon temps. Il se perchait sur une souche, et battait des ailes, qu'il avait noires, et des heures durant, il palabrait à la cantonade. « Là-haut, camarades, affirmait-il d'un ton solennel, en pointant vers le ciel son bec imposant, de l'autre côté du nuage sombre, là se trouve la Montagne de Sucrecandi, c'est l'heureuse contrée où, pauvres animaux que nous sommes, nous nous reposerons à jamais de nos peines. » Il allait jusqu'à prétendre s'y être posé un jour qu'il avait volé très, très haut. Et là il avait vu, à l'en croire, un gâteau tout rond fait de bonnes graines (comme les animaux n'en mangent pas beaucoup en ce bas monde), et des morceaux de sucre qui poussent à même les haies, et jusqu'aux champs de trèfle éternel. Bien des animaux l'en croyaient. Nos vies présentes, se disaient-ils, sont vouées à la peine et à la faim. Qu'un monde meilleur doit exister quelque part, cela n'est-il pas équitable et juste ? Mais ce qu'il n'était pas facile d'expliquer, c'était l'attitude des cochons à l'égard de Moïse. Ils étaient unanimes à proclamer leur mépris pour la Montagne de Sucrecandi et toutes fables de cette farine, et pourtant ils le laissaient fainéanter à la ferme, et même lui allouaient un bock de bière quotidien.

.....

.....

.....

Son sabot guéri, Malabar travailla plus dur que jamais. À la vérité, cette année-là, tous les animaux peinèrent comme des esclaves. Outre le contraignant train-train de la ferme, il y avait la construction du nouveau moulin et celle de l'école des jeunes gorets, commencée en mars. Quelquefois leur long labeur, avec cette nourriture insuffisante, les épuisait, mais Malabar, lui, ne faiblissait jamais. Il n'avait plus ses forces d'autrefois, mais rien dans ses faits et gestes ne le trahissait. Seule son apparence avait un peu changé. Sa robe était moins luisante, ses reins semblaient se creuser. « Malabar va se requinquer avec l'herbe du printemps », disaient les autres, mais ce fut le printemps et Malabar ne reprit pas de poids. Parfois, sur la pente qui conduit en haut de la carrière, à le voir bander ses muscles sous le faix d'un énorme bloc de pierre, on aurait dit que rien ne le retenait debout que la volonté. À ces moments-là, on lisait sur ses lèvres sa devise : « Je travaillerai plus dur », mais la voix lui manquait. Une fois encore, Douce et Benjamin lui dirent de faire attention à sa santé, mais lui n'en faisait toujours qu'à sa tête. Son douzième anniversaire était proche. Eh bien, adviennent que pourra, pourvu qu'avant de prendre sa retraite, il ait rassemblé un tas de pierres bien conséquent.

Tard un soir d'été, tout d'un coup, une rumeur fit le tour de la ferme : quelque chose était arrivé à Malabar. Il était allé tout seul pour traîner jusqu'au moulin, encore une charretée de pierres. Et, bel et bien, la rumeur disait vrai. Quelques minutes ne s'étaient pas écoulées que des pigeons se précipitaient avec la nouvelle : « Malabar est tombé ! Il est couché sur le flanc et ne peut plus se relever ! »

« Malabar, s'écria-t-elle, comment te sens-tu ?

– C'est les bronches, balbutia Malabar. Ça ne fait rien. Je crois que vous serez en mesure de finir le moulin sans moi. Il y a un tas de pierres bien conséquent. Je n'avais plus qu'un mois de travail devant moi, de toute façon. Et pour tout te dire, j'avais hâte de prendre ma retraite. Et comme Benjamin se fait vieux, peut-être que lui aussi, ils le laisseront prendre sa retraite pour me tenir compagnie.

– Il faut qu'on t'aide tout de suite, dit Douce. Vite, que quelqu'un prévienne Brille-Babil. »

Sans plus attendre, les animaux regagnèrent la ferme au grand galop pour porter la nouvelle à Brille-Babil. Douce resta seule sur place avec Benjamin qui, sans un mot, s'étendit à côté de Malabar, et de sa longue queue se mit à chasser les mouches qui l'embêtaient. Un quart d'heure plus tard à peu près, Brille-Babil se présenta, plein de sollicitude. Il déclara que le camarade Napoléon avait appris avec la plus profonde affliction le malheur survenu à l'un des plus fidèles serviteurs de la ferme, et que déjà il prenait ses dispositions pour le faire soigner à l'hôpital de Willingdon. À ces mots, les animaux ne se sentirent pas trop rassurés. À part Lubie et Boule de Neige, jusque-là, aucun animal n'avait quitté la ferme, et l'idée de remettre leur camarade malade entre les mains des hommes ne leur disait rien du tout. Néanmoins, Brille-Babil les rassura vite : le vétérinaire de Willingdon s'occuperait de Malabar bien mieux qu'on ne l'aurait pu à la ferme. Et à peu près une demi-heure plus tard, une fois Malabar plus ou moins remis et debout tant bien que mal, on le ramena clopin-clopant à l'écurie où Douce et Benjamin lui avaient préparé un bon lit de paille. Les deux jours suivants Malabar ne quitta pas son box. Les cochons lui avaient fait remettre une grande fiole de remèdes, rose bonbon, découverte dans une armoire de la salle de bains. Douce lui administrait cette médecine deux fois par jour après les repas. Le soir elle se couchait à côté de lui et, pendant que Benjamin chassait les mouches, lui faisait la conversation. Malabar déclarait n'être pas fâché de ce qui était arrivé. Une fois qu'il aurait récupéré, il se donnait encore trois ans à vivre, et se faisait une fête de couler des jours paisibles dans un coin de l'herbage. Pour la première fois, il aurait des loisirs et pourrait se cultiver l'esprit. Il avait l'intention, disait-il, de passer le reste de sa vie à apprendre les vingt et une autres lettres de l'alphabet.

Cependant, Benjamin et Douce ne pouvaient retrouver Malabar qu'après les heures de travail, et ce fut au milieu de la journée que le fourgon vint le prendre. Les animaux étaient à sarcler des navets sous la garde d'un cochon quand ils furent stupéfaits de voir Benjamin, accouru au galop des dépendances et brayant à tue-tête. Ils ne l'avaient jamais connu dans un état pareil – de fait, ils ne l'avaient même jamais vu prendre le galop. « Vite, vite ! criait-il. Venez tout de suite ! Ils emmènent Malabar ! » Sans attendre les ordres du cochon, les animaux plantèrent là le travail et se hâtèrent de regagner les bâtiments. Et, à n'en pas douter, il y avait dans la cour, tiré par deux chevaux et conduit par un homme à la mine chafouïne, un melon rabattu sur le front, un immense fourgon fermé. Sur le côté du fourgon, on pouvait lire des lettres en caractères imposants. Et le box de Malabar était vide.

Les animaux se pressèrent autour du fourgon, criant en chœur : « Au revoir, Malabar ! Au revoir, au revoir !

« Bande d'idiots ! se mit à braire Benjamin. Il piaffait et tré-pignait de ses petits sabots. Bande d'idiots ! Est-ce que vous ne voyez pas comme c'est écrit sur le côté du fourgon ? »

Les animaux se turent, et même se fut un profond silence. Edmée s'était mise à épeler les lettres, mais Benjamin l'écarta brusquement, et dans le mutisme des autres, lut

« “Alfred Simmonds, Équarrisseur et Fabricant de Matières adhésives, Willingdon. Négociant en Peaux et Engrais animal. Fourniture de chenils.” Y êtes-vous maintenant ? Ils emmènent Malabar pour l'abattre ! »

Un cri d'horreur s'éleva, poussé par tous. Dans l'instant, l'homme fouetta ses chevaux et à bon trot, le fourgon quitta la cour. Les animaux s'élançèrent après lui, criant de toutes leurs forces. Douce s'était faufilée en tête. Le fourgon commença à prendre de la vitesse. Et la jument, s'efforçant de pousser sur ses jambes trop fortes, tout juste avançait au petit galop. « Malabar ! cria-t-elle, Malabar ! Malabar ! Malabar ! » Et à ce moment précis, comme si lui fût parvenu le vacarme du dehors, Malabar, à l'arrière du fourgon, montra le mufle et la raie blanche qui lui descendait jusqu'aux naseaux.

« Malabar ! lui cria Douce d'une voix de catastrophe. Malabar ! Sauve-toi ! Sauve-toi vite ! Ils te mènent à la mort ! »

Tous les animaux reprirent son cri « Sauve-toi, Malabar ! Sauve-toi ! » Mais déjà la voiture les gagnait de vitesse.

Il n'était pas sûr que Malabar eût entendu l'appel de Douce. Bientôt son visage s'effaça de la lucarne, mais ensuite on l'entendit tambouriner et trépigner à l'intérieur du fourgon, de tous ses sabots. Un fracas terrifiant. Il essayait, à grandes ruades, de défoncer le fourgon. Le temps avait été où de quelques coups de sabot il aurait pulvérisé cette voiture. Mais, hélas, sa force l'avait abandonné, et bientôt le fracas de ses sabots tambourinant s'atténua, puis s'éteignit.

Au désespoir, les animaux se prirent à conjurer les deux chevaux qui tiraient le fourgon. Qu'ils s'arrêtent donc ! « Camarades, camarades ! criaient les animaux, ne menez pas votre propre frère à la mort ! » Mais c'étaient des brutes bien trop ignares pour se rendre compte de ce qui était en jeu. Ces chevaux-là se contentèrent de rabattre les oreilles et forcèrent le train.

Les traits de Malabar ne réapparurent plus à la lucarne. Trop tard, quelqu'un eut l'idée de filer devant et de refermer la clôture aux cinq barreaux. Le fourgon la franchissait déjà, et bientôt dévala la route et disparut.

On ne revit jamais Malabar.

Trois jours plus tard il fut annoncé qu'il était mort à l'hôpital de Willingdon, en dépit de tous les soins qu'on puisse donner à un cheval. C'est Brille-Babil qui annonça la nouvelle. Il était là, dit-il, lors des derniers moments.

« Le spectacle le plus émouvant que j'aie jamais vu, déclarait-il, de la patte s'essuyant une larme. J'étais à son chevet tout à la fin. Et comme il était trop faible pour parler, il m'a confié à l'oreille son unique chagrin, qui était de rendre l'âme avant d'avoir vu le moulin achevé. En avant, camarades ! disait-il dans son dernier souffle. En avant, au nom du Soulèvement ! Vive la Ferme des Animaux ! Vive le camarade Napoléon ! Napoléon ne se trompe jamais ! Telles furent ses dernières paroles, camarades. »

Puis tout à trac Brille-Babil changea d'attitude. Il garda le silence quelques instants, et ces petits yeux méfiants allaient de l'un à l'autre. Enfin il reprit la parole.

« Il avait eu vent, dit-il, d'une rumeur ridicule et perfide qui avait couru lors du transfert de Malabar à l'hôpital. Sur le fourgon qui emportait leur camarade, certains animaux avaient remarqué le mot "équarrisseur", et bel et bien, en avaient conclu qu'on l'emmenait chez l'abatteur de chevaux ! Vraiment, c'était à ne pas croire qu'il y eût des animaux aussi bêtes. Sans nul doute, s'écriait-il, indigné, la queue frémissante et sautillant de gauche à droite, sans nul doute les animaux connaissent assez leur chef bien-aimé, le camarade Napoléon, pour ne pas croire à des fables pareilles. L'explication était la plus simple. Le fourgon avait bien appartenu à un équarrisseur, mais celui-ci l'avait vendu à un vétérinaire, et ce vétérinaire n'avait pas encore effacé l'ancienne raison sociale sous une nouvelle couche de peinture. C'est ce qui avait pu induire en erreur. »

Les animaux éprouvèrent un profond soulagement à ces paroles. Et quand Brille-Babil leur eût donné d'autres explications magnifiques sur les derniers moments de Malabar – les soins, admirables dont il avait été entouré, les remèdes hors de prix payés par Napoléon sans qu'il se fût soucié du coût –, alors leurs derniers doutes furent levés, et le chagrin qu'ils éprouvaient de la mort de leur camarade fut adoucie à la pensée qu'au moins il était mort heureux.

Le dimanche suivant, Napoléon en personne apparut à l'assemblée du matin, et il prononça une brève allocution pour célébrer la mémoire du regretté camarade. Il n'avait pas été possible, dit-il, de ramener ses restes afin de les inhumer à la ferme, mais il avait commandé une couronne imposante, qu'on ferait avec les lauriers du jardin et qui serait déposée sur sa tombe. Les cochons comptaient organiser, sous quelques jours, un banquet commémoratif en l'honneur du défunt. Napoléon termina son oraison funèbre en rappelant les deux maximes préférées de Malabar : « Je vais travailler plus dur » et « Le camarade Napoléon ne se trompe jamais » – maximes, ajouta-t-il, que tout animal gagnerait à faire siennes.

Au jour fixé du banquet, une camionnette d'épicier vint de Willingdon livrer à la maison une grande caisse à claire-voie. Cette nuit-là s'éleva un grand tintamarre de chansons, suivi, eut-on dit, d'une querelle violente qui sur les onze heures prit fin dans un fracas de verres brisés. Personne dans la maison d'habitation ne donna signe de vie avant le lendemain midi, et le bruit courut que les cochons s'étaient procuré, on ne savait où, ni comment, l'argent d'une autre caisse de whisky.
